

**Pierre Conesa, *Les mécaniques du chaos. Bushisme, prolifération et terrorisme, La tour d'Aigues, éditions de l'Aube, 2007.***

Dans cet essai court et stimulant, l'auteur du *Guide du paradis* (L'Aube, 2005) ausculte la réflexion stratégique, les opérations militaires et terroristes de ces quinze dernières années pour tenter de comprendre les mécaniques qui ont conduit au désordre mondial contemporain ; il ne recourt pas aux accusations faciles d'irrationalité pour désigner et stigmatiser un coupable, et n'oublie pas davantage que le terrorisme a été plus mortifère pendant les guerres de décolonisation ou que la prolifération clandestine a connu des heures sombres par le passé.

Il ne consacre que quelques lignes à l'Union européenne, « lueur d'espoir » pour l'avenir tout comme la réorientation de la politique étrangère américaine qui pourrait suivre l'élection présidentielle de 2008, en tant qu'elle s'affiche de plus en plus comme une « *puissance sans ambition impériale* » (p.21 et 158). Nous ne discuterons pas cette affirmation, qui n'est pas argumentée au-delà de cette phrase<sup>1</sup>, ni ne nous abriterons derrière le réconfort sommaire qu'elle apportera à certains.

Si le livre de Pierre Conesa intéresse l'Europe et son affirmation à venir comme puissance, ce n'est pas parce qu'il en fait le sujet central de son investigation, mais bien plutôt parce qu'il pointe des configurations perverses, au sens d'effet pervers, qui ont conduit à une montée de l'hostilité sur la scène internationale. C'est au vu de ces configurations qu'une place se dessine pour l'Europe ; nous y reviendrons à l'issue de cette analyse.

Il suggère que les préférences politiques des uns ou des autres conduisent à n'envisager que l'un des facteurs de désordre –l'unilatéralisme américain si l'on est de tradition tiers-mondiste, communiste ou gaulliste, le terrorisme si l'on se place dans une perspective occidentale, la prolifération des armes de destruction massive si l'on considère que l'ordre doit être garanti par les grandes puissances, le couple terrorisme et prolifération si l'on est un néoconservateur américain – alors que c'est leur articulation en système qui constitue la source majeure de menace dans le monde contemporain. (p.13) Ce faisant, il tente de comprendre les acteurs de la scène internationale comme ils se comprennent eux-mêmes et retrouve l'importance des perceptions et des représentations de l'autre que les études de géopolitique négligent souvent.

*Elaboration d'un antagonisme entre les Etats-Unis et les mouvements islamistes dans les années 1990*

Après une histoire intéressante des usages politiques des termes « terrorisme » et « prolifération »<sup>2</sup>, il définit un « *strabisme stratégique* » (pp.42-54) entre 1990 et aujourd'hui qui rapproche Washington et les terroristes islamistes. Il se caractérise par des interprétations diamétralement opposées des mêmes événements, à commencer par la chute de l'ancien bloc soviétique. Pour les Etats-Unis, elle ouvre une période post-historique qui verra à terme le triomphe de la démocratie libérale et de l'économie de marché, dans la lignée de la prophétie de Francis Fukuyama sur *La fin de l'histoire et le dernier homme* (Paris, Flammarion, 1992)<sup>3</sup>. Pour les islamistes au contraire, elle apparaît comme le résultat de leur victoire sur les soviétiques en Afghanistan et désigne les Etats-Unis comme nouvel ennemi. De même, la guerre du Golfe de 1991 signale aux premiers les balbutiements du nouvel ordre international qu'ils appellent de leurs vœux (le Conseil de sécurité des Nations Unies n'est plus paralysé par la menace de veto des Etats-Unis ou de l'Union soviétique et la guerre est menée par une coalition avec un mandat dudit Conseil de sécurité) ; à Ben Laden, elle fournit la preuve du complot américano-sioniste et d'une politique de « deux poids deux mesures » qui autorise la colonisation lorsqu'elle est israélienne et, lorsqu'elle vient de Bagdad, la punit par l'envoi d'une coalition internationale.<sup>4</sup> Plus encore, cette dernière conduit des « infidèles » sur le sol saoudien. L'effort pour se doter d'armes nucléaires en Iran et en Corée du Nord se serait intensifié à cette époque. Plus tard, la Somalie est considérée comme une opération secondaire par les Etats-Unis alors qu'elle constitue un front principal pour Ben Laden. Ces divergences d'appréciation vont prendre une coloration non seulement politique et stratégique mais aussi morale sous forme de théories de la conspiration, qui se nourrissent d'amalgames et de simplifications.

*Complot et contre-complot : les ressorts d'une hostilité croissante*

Pierre Conesa remarque à juste titre que, pour les islamistes, « la modernité véhiculée par le système culturel occidental est censée être un tout » (p.82) dont on ne peut pas extraire le bon grain et laisser l'ivraie ; on aura reconnu la perspective manichéenne qui est la matrice des théories du complot. « Vous êtes avec nous ou contre nous »<sup>5</sup> apparaît donc comme la

maxime partagée de l'excommunication. « *La Fitna des islamistes, qui permet d'accuser de division et de frapper d'autres musulmans, est la même attitude que celle des Américains qui sanctionnent en supprimant l'aide publique au développement aux pays alliés qui refusent de signer des conventions interdisant de livrer des citoyens américains à la Cour pénale internationale.* » (p.142) Ces grilles de lecture du monde aboutissent à faire de l'autre le persécuteur intentionnel et omnipotent, la cause de tous les maux dont on est affecté. C'est d'autant plus prévisible que « *le même référentiel géopolitique unit [le Pentagone et Al Qaeda], avec Jérusalem et les lieux saints comme centre, dans lequel la Babylone de la Bible le dispute à la Bagdad du Califat.* » (p.94)

Pierre Conesa retrouve de manière évocatrice les différents facteurs de la construction conspirationniste qui conduit à une montée de l'hostilité sur la scène internationale<sup>6</sup>. Ainsi, Ben Laden et Al Zawahiri élaborent une doctrine de l'« *ennemi lointain* » et parlent de « *djihad défensif* » (p.45), s'octroyant ainsi une virginité morale et politique. Sur cette base de l'auto-absolution – aucun groupe américain ne figure sur la liste des organisations terroristes du département d'Etat, en dépit des actions de suprématistes blancs comme Timothy McVeigh, l'auteur de l'attentat d'Oklahoma City en 1995 –, on construit une figure diabolique de l'autre (p.92, 98 et suivantes) sur un mode mimétique. Ainsi, la création de la chaîne Al Jazeera en 1996 serait une réplique au rôle de CNN dans les affaires internationales depuis sa couverture de la première guerre du Golfe.

L'action de l'un ne fait que renforcer la conviction de l'autre, qui révèle alors son caractère idéologique. Ainsi, l'attaque israélienne sur le Liban, du 12 juillet au 14 août 2006, alimente le sentiment d'injustice chez les Musulmans et la conviction d'un complot chez les terroristes mais n'ébranle pas la conviction de Washington et Tel Aviv selon laquelle une action unilatérale violente peut conduire à une paix durable. (p.53) Ce caractère déconnecté du réel, Pierre Conesa le retrouve et le met en relief dans les deux doctrines : celle de Ben Laden et celle des néoconservateurs. « *Dans la guerre actuelle, avance-t-il, il n'y a pas d'hommes, il n'y a que des concepts.* » (p.97) (l'axe du mal d'un côté, les Croisés et les Juifs de l'autre) Chacun dispose d'une matrice conspirationniste univoque, qui doit expliquer le tout du monde et fonctionne en miroir de la matrice rivale : complot de la CIA aux yeux des islamistes, complot d'Al Qaeda à ceux de Washington. (p.93) L'existence de matrices conspirationnistes rivales signale une « *consanguinité* » des facteurs de désordre que Pierre Conesa analyse en détail.

*La « consanguinité » des facteurs et le système du désordre*

Le triptyque « Bushisme, prolifération et terrorisme » que compose le sous-titre de l'ouvrage constituerait un système auto-entretenu dont « *les attentats du 11 septembre 2001 et le discours du président Bush du 22 janvier 2002 constituent l'acte de naissance.* » (p.20) Cette hypothèse se double d'une autre sur la « *consanguinité* » des facteurs, ce qui conduit l'auteur à observer « *la similitude des fondements idéologiques, des options stratégiques, des méthodes choisies et des rapports avec le reste de la communauté internationale qui motivent les responsables politiques et idéologiques qui mènent les trois camps.* » (p.19) Cette consanguinité apparaît à travers deux couples jumeaux : unilatéralisme-terrorisme islamique et unilatéralisme-prolifération. Mais « *Le concept de « guerre globale » a redonné une dynamique d'ensemble à des logiques de couples qui n'en avaient aucune.* » (p.127)

Ainsi, l'intégrisme religieux des islamistes sunnites s'observe en miroir chez les fondamentalistes chrétiens qui constituent un soutien important du pouvoir américain. (p.72-78) Ils se fondent sur le traumatisme d'une défaite et la hantise du déclin (fondement nécessaire de toute pensée du ressentiment), constituent leur doctrine sur fond la simplification du message religieux et la contestation de certaines formes de rationalité scientifique (les thèses de Darwin) ; les prêcheurs apparaissent sur le mode de la génération spontanée dans des systèmes qui ne se réfèrent pas à une hiérarchie religieuse, entendent régir la société humaine par des principes religieux, se posent en références morales par rapport au pouvoir politique et entendent l'influencer. Autre point commun qui accorde une place à la gestion idéologique des crises, les chefs militaires des deux côtés (Bush et Cheney, Oussama Ben Laden) n'ont que peu combattu (p.89). « *Le choc des extrémismes religieux est incontestablement une caractéristique dominante de l'instabilité internationale actuelle* » conclut Pierre Conesa (p.99), non sans avoir souligné les antagonismes féroces qui déchirent l'islam.

De même, on peut rapprocher unilatéralisme et prolifération, à quatre niveaux (pp.101-125). Tant les Etats-Unis que les proliférants révèlent un refus de la règle internationale (refus américain de ratifier le Traité d'Interdiction Complète des Essais, obstruction dans le cadre de la Convention sur l'Interdiction des Armes Biologiques, refus de la Cour Pénale Internationale, l'OMC étant la seule organisation internationale valorisée...<sup>7</sup>), tous deux

pratiquent la diplomatie du mensonge, partagent une appétence pour les armes non-conventionnelles et leurs doctrines évoluent vers l'emploi de l'arme nucléaire.

La limite de cette consanguinité se trouve dans la victoire de la Maison Blanche sur le Pentagone en matière d'approche de la menace : elle a obtenu de ne pas définir le terrorisme sur la base de catégories religieuses mais plutôt en fonction de sa méthode, à savoir l'usage de la violence, et du mode de traitement qu'il exige. (p.93).

Si Pierre Conesa s'efforce de ne pas pousser la consanguinité des mots jusqu'à un relativisme politique<sup>8</sup>, il expose les ressorts d'une dynamique et affirme que l'unilatéralisme élève le terrorisme et la prolifération au rang de seuls égalisateurs de puissance (p.14), avec à l'appui la remarque du chef d'état-major indien pendant la première guerre du Golfe : « *On ne se bat pas contre les Etats-Unis sans arme nucléaire !* » (p.52)

### *Perspectives critiques et conclusions sur l'Europe*

On peut néanmoins adresser plusieurs critiques à cet essai dont l'effort pour envisager les engrenages à l'œuvre dans les esprits doit être salué.<sup>9</sup>

Tout d'abord, en matière d'évolution de l'ordre nucléaire militaire mondial, il accorde bien peu d'importance à l'année 1998<sup>10</sup>, qui voit la prolifération de l'Inde et du Pakistan et l'opération *Desert Fox*, autrement dit une coalition anglo-américaine bombarder des sites irakiens sans l'aval du Conseil de sécurité parce qu'ils étaient suspectés de dissimuler des armes de destruction massive. Cela pourrait être le début de la contreprolifération unilatérale, avant même le rejet par le Sénat américain du Traité d'Interdiction Complète des Essais nucléaires le 13 octobre 1999.<sup>11</sup> De même, on peut juger excessive son affirmation selon laquelle « *le monde est entré dans une logique d'emploi de l'arme nucléaire* » (p.125), quand bien même on se soucierait à sa suite des risques de militarisation de l'espace et des programmes de bombes miniatures (*mini-nukes*) dont il faut reconnaître qu'ils ont toujours été rejetés par le Congrès, y compris par les Républicains.<sup>12</sup>

Ensuite, il ne se livre pas vraiment à une sociologie des acteurs et s'il accorde aux élaborations doctrinales de chaque côté la place qu'elles méritent, on aimerait parfois savoir qui a pris les décisions auxquelles il se réfère, au-delà du théoricien qui les inspire.<sup>13</sup> Ainsi, son parallèle suggestif entre les néo-évangélistes chrétiens et les islamistes sunnites n'est pas transposable sans nuance au couple qui oppose Washington aux terroristes, qui l'intéresse dans le reste du livre. Si les évangélistes, dont la convergence politique avec les néoconservateurs est avérée, faisaient à eux seuls la politique étrangère du pays, l'Iran aurait



été bombardé depuis longtemps et l'Arabie Saoudite ne serait plus un allié dans la guerre contre le terrorisme.

En conclusion, ce livre expose la puissance du ressentiment dans la montée systémique de l'hostilité sur la scène internationale. Si l'on ajoute que cette même mécanique est à l'œuvre en Russie chez les intellectuels néo-eurasistes proches du pouvoir<sup>14</sup>, l'Europe émerge alors comme une puissance qui peut restaurer la dimension authentiquement politique des relations internationales, au-delà du manichéisme moral qui se manifeste dans les théories du complot sur lesquelles débouche le ressentiment. Pour qu'émerge une telle puissance, elle doit relever deux défis : d'une part, ne pas se bercer du rêve du *soft power* et ne pas négliger l'existence d'un *soft power* négatif, la capacité de mobilisation du ressentiment ; d'autre part, elle doit passer de la réaction à l'action et affirmer une identité stratégique forte. En cela seulement, on échappe à l'emprise du ressentiment.

Benoît Pélopidas  
Analyste politique pour Euro-Power

- <sup>1</sup> Pour une définition de l'empire qui ne soit pas tributaire de la réduction à l'impérialisme, cf. Didier Chaudet, Florent Parmentier et Benoît Pélopidas, *L'empire au miroir, stratégies de puissance aux Etats-Unis et en Russie*, Genève, Droz, 2007, pp.85-96.
- <sup>2</sup> Il nous faut tout de même corriger une erreur. On lit page 33 que le général de Gaulle aurait décidé de lancer le programme nucléaire français à l'issue de la crise de Suez. Or, les historiens ont admis depuis longtemps que cet événement n'a joué qu'un rôle mineur, alors que Pierre Mendès-France a pris la décision par crainte du réarmement allemand dès 1954. Voir déjà Marie-Hélène Labbé, *La tentation nucléaire* (Paris, Payot, 1995) qui souligne déjà la création d'une commission préparatoire à l'explosion nucléaire par Mendès le 4 novembre 1954 et précise que la défaite de Suez « *servit surtout d'alibi pour justifier publiquement ce qui n'était en fait que la poursuite d'un mouvement amorcé après la guerre.* » (p.51) et plus récemment Jacques E. C. Hymans, *The Psychology of Nuclear Proliferation, Identity, Emotions and Foreign Policy*, Cambridge, Cambridge University Press, 2006, chapitre 4: "The Struggle over the bomb in the French Fourth Republic", pp.85-113.
- <sup>3</sup> Il ne faut pas oublier le rôle du « dernier homme » dans la prophétie de Francis Fukuyama. Quoi qu'on en pense, l'avenir démocratique du monde qu'il brosse est apathique et désenchanté.
- <sup>4</sup> Ben Laden déplorait surtout que son pays préfère accepter ce nouvel ordre international, accueillir les troupes américaines, et payer les frais de guerre, plutôt que de se défendre lui-même ou d'accepter les services des Afghans vainqueurs de l'URSS. Il a fortement critiqué l'embargo dont a souffert la population irakienne, mais cela ne veut pas dire qu'il ait été particulièrement favorable à Saddam Hussein lors de l'invasion du Koweït.
- <sup>5</sup> Le président Bush disait « avec nous ou avec les terroristes ».
- <sup>6</sup> Pour davantage d'éléments sur la structure de la pensée conspirationniste, sa séduction et ses méfaits, voir aussi notre article de février 2006, « Face aux théories du complot, esquisse d'un dialogue », disponible à l'adresse [http://www.euro-power.fr/fr/pdf/EP0006\\_PEL0001\\_02.2006.pdf](http://www.euro-power.fr/fr/pdf/EP0006_PEL0001_02.2006.pdf).
- <sup>7</sup> Pour poursuivre cette analyse, cf. Ghassan Salamé, *Quand l'Amérique refait le monde*, Paris, Fayard, 2005, chapitre « A quoi sert le droit international » pp. 261-321.
- <sup>8</sup> Il affirme à trois reprises que la politique étrangère des Etats-Unis n'est pas la plus grave des menaces, et que l'on peut espérer davantage de la démocratie américaine que de Ben Laden (pp.13, 153, 157).
- <sup>9</sup> Il s'agit bien d'un essai, dont le lecteur ne doit pas attendre une revue de littérature encyclopédique comme on peut en trouver dans des travaux universitaires. Il nous faut tout de même rectifier quelques imprécisions : le film de Michael Moore cité en page 164 s'appelle *Fahrenheit 9/11* et pas *Apocalypse 9/11*, mais le lecteur aura rectifié de lui-même. L'auteur de l'attentat d'Oklahoma City s'appelle Timothy MacVeigh et pas MacVeil (p.27) Mettons en garde le lecteur contre quelques erreurs de dates sur les ouvrages cités, par exemple celui de Bruno Tertrais *La guerre sans fin*, abondamment cité, date de 2004, pas 2005 de même pour ceux de Nader Barzin, Robert Kagan...
- <sup>10</sup> William Walker souligne le seuil de cette année dans son fameux *Weapons of Mass Destruction and International Order*, *Adelphi Paper* n°370, novembre 2004, 90 pages.
- <sup>11</sup> Pierre Conesa souligne que les bombardements américains sur l'Irak entre 1991 et 2003 constituent autant de mesures de contre-prolifération (p.50) mais néglige le tournant de 1998.
- <sup>12</sup> Pour une critique de cette interprétation de la stratégie nucléaire américaine, cf. Bruno Tertrais, « « Mininukes », « frappes préventives » : mythes et réalités de la stratégie nucléaire américaine », note de la FRS, 28 septembre 2005, disponible à l'adresse <http://www.frstrategie.org/barreCompetences/prolifDissuasionDefenses/mininukes.pdf>
- <sup>13</sup> A ce sujet, l'allusion à Leo Strauss page 77 à l'appui de l'argument du noble mensonge nous paraît trop rapide. Pour mieux comprendre ce que les néoconservateurs reprennent à Leo Strauss, cf. Didier Chaudet, Florent Parmentier et Benoît Pélopidas, *L'empire au miroir, op. cit.*, pp.32-40 et l'ouvrage de Shadia B. Drury, *Leo Strauss and the American Right*, New York, Saint Martin's Press, 1997.
- <sup>14</sup> Cf. Didier Chaudet, Florent Parmentier et Benoît Pélopidas, *L'empire au miroir, op. cit.*, pp.55-81 et 119-136.